

EXPO HUMANITÉ ET GRANDEUR D'UN HABITAT POUR TOUS
FERNAND POUILLON ET LA BATAILLE DU LOGEMENT,
Alger 1953-1957
E Exposition réalisée par l'AERA et le CAUE 31 avec l'association Les Pierres Sauvages de Belcastel



Commissaire : Stéphane Gruet, architecte, philosophe
avec les contributions de **Catherine Sayen** et **Jean-Loup Marfaing**
Équipe de réalisation : Aline Kientzel, Pierre-Etienne Faure

Cette exposition a été créée pour le Centre Méridional de l'Architecture et de la Ville
et présentée du 28 juin au 30 octobre 2010.

Contact : Pierre-Etienne Faure



AERA • 5 rue St Pantaléon, 31000 Toulouse • Tél. 05 61 21 61 19 • aera-com@cmaville.org • www.cmaville.org

E X P O HUMANITÉ ET GRANDEUR D'UN HABITAT POUR TOUS

FERNAND POUILLON ET LA BATAILLE DU LOGEMENT, Alger 1953-1957

E Exposition réalisée par l'AERA et le CAUE 31 avec l'association Les Pierres Sauvages de Belcastel

Architecte hors du commun, bâtisseur de villes, franc-tireur à la personnalité inclassable et pour certains paradoxale, Fernand Pouillon se revendiquait "Maître d'œuvre" attaché à la tradition, tout en révolutionnant les modes de production de l'habitat : de leur financement aux équipements domestiques, en passant par les bureaux d'études et les procédés constructifs. À la fois en avance et en retrait de son temps, il avait une hauteur de vue, un jugement sur les hommes et leurs œuvres, une foi en sa mission et en la vision de son "œuvre humaine", qui ne pouvaient être que l'apanage d'un insoumis, doué de l'orgueil des grands.

Sans rompre jamais avec un sens profond de l'histoire, de l'architecture et de l'harmonie des cités anciennes, Fernand Pouillon fit preuve au cœur du siècle moderne, au lendemain d'une guerre particulièrement destructrice, en ces moments de foi collective dans un progrès qui fit table rase des formes et des vérités du passé, d'une clairvoyance, d'une force d'âme et d'une indépendance d'esprit qui fait l'homme exceptionnel.

Cette force rare, cette ambition « devant Dieu et devant les hommes », cette passion de bâtisseur fut moins portée, quoi qu'on ait pu dire, par la mégalomanie et la soif prédatrice de « Pouillon le magnifique », que par un besoin viscéral d'agir, de se plonger dans « l'action forcenée » au sein de laquelle cet homme plein d'angoisses et de doutes, cherchait au contact d'autres hommes, dans la dureté et la pureté de l'action collective, sa propre rédemption.

* * *

Mais cet insatiable besoin d'action, guidé par un puissant instinct de bâtisseur, était nourri d'une culture véritable, d'un "humanisme" rare. Humanisme, non au sens actuel, et quelque peu humanitaire que l'on donne à ce mot, mais au sens de ces "humanités" qui nous relient à une vaste et riche tradition culturelle qui prit racines autour de la Méditerranée, au carrefour de trois continents, entre Occident chrétien et Monde musulman, et qui se développa au cours de deux mille cinq cents ans d'histoire. Sa sympathie pour les musulmans d'Algérie qui fit adopter au résident de la villa des Arcades, leur mode de vie, lire le Coran, et prendre parti pour une Algérie indépendante, sa « tentation Iranienne », l'adoption d'un pays, d'une famille et d'une civilisation au sein de laquelle il vécut deux ans, jusqu'à son "mariage" avec la princesse Leila, sa rencontre avec Malraux et Aimé Césaire en Martinique, son regard sur les peuples d'Asie et d'Amérique, tout ceci montre combien les hommes, quelle que fut leur religion, leur culture, leur couleur, l'intéressèrent. Son engagement pour ces différents peuples nous montre surtout combien il échappait à toute assignation culturelle, religieuse, nationale ou ethnique, au point qu'il pouvait adopter une culture totalement étrangère à la sienne, la comprendre, l'aimer tel un esprit libre, un homme universel au sens Goethéen du terme.

Mais il est remarquable surtout que cet homme que l'on disait « pourri d'orgueil », impitoyable avec ceux qu'il méprisait, est à ce point étranger à tout sentiment de supériorité à l'égard des humbles, des soumis, des perdants de toutes origines. Tout sentiment de supériorité à l'égard des peuples dominés, exploités, qu'il soit attaché au progrès économique ou technologique, ou à toute idée d'un progrès corollaire de l'intelligence humaine, de la morale et de l'esprit, bref tout préjugé colonialiste lui était parfaitement étranger — préjugés dont son intérêt pour l'histoire des civilisations eut sans doute très tôt raison.



S'il eut des sympathies pour l'espérance socialiste, au point qu'il s'engagea brièvement, au sortir de la guerre, au Parti Communiste, son "humanisme" ne fut au fond ni politique, ni proprement religieux. Enraciné dans le sentiment de la dignité essentielle de l'homme, cette sorte d'instinct profond, indissociable de son grand orgueil, emprunt de profonde culture, nourri de ces « humanités » tombées en désuétude, était dépourvu de toute idéologie ou référence chrétienne : érudit, il lisait indifféremment la Bible ou le Coran, et bâtissait de la même manière une église ou une mosquée.

Il est donc ici question des préoccupations humaines dont l'architecte fit preuve au travers de son œuvre —préoccupations "sociales" et "politiques" si l'on veut, dans la mesure de sa préoccupation fondamentale pour la dignité de tous, et des plus humbles en particulier, mais aussi pour tout ce qui favorise la vie commune, le « vivre ensemble ». D'où son intérêt constant pour la ville, pour l'espace de la communauté, pour l'intégration urbaine, indistinctement humaine, sociale, spatiale et plastique. L'architecture et la ville qu'elle constitue dans sa diversité furent ainsi pour lui l'expression, non d'abord des créations du génie de l'architecte, mais d'une société humaine faite de coutumes et de traditions, de techniques et de savoir-faire, de culture et de belles matières, auxquelles l'architecte donne forme, rythmes et proportions pour former un tout "aimable", vivant et harmonieux. C'est ainsi que, pas plus que les théories sur l'architecture et les formes urbaines, les hommes n'avaient pour lui de valeur absolue et abstraite. La relation humaine nouée dans l'action faite d'exigence mutuelle, d'éthique et de grande pudeur était partie intégrante de son métier de "maître d'œuvre". Son estime et son amitié allaient à ceux qui étaient les plus dignes, selon son jugement, sincères avant tout, courageux, honnêtes avec eux-mêmes, généreux, comme il l'était lui-même, et dont la valeur finalement se mesurait aux actes. Mais son amour, lui, allait à ceux qui, tout en ayant ces qualités qui font un homme, étaient, au contraire de lui-même, humbles, pauvres, anonymes et dévoués, scrupuleusement honnêtes, capable d'admiration et d'enthousiasme collectif, et qui manquaient de tout ce que lui-même avait obtenu de la vie : reconnaissance, amour, fortune, pouvoir et distinctions. En bref, il se sentait comme un « seigneur » — selon sa propre expression — qui aimait et se dévouait au peuple pour lequel il œuvrait, anachronisme au siècle républicain et démocratique que beaucoup eurent du mal à lui pardonner. C'est cette vocation en même temps que cette exigence, qui au fond s'exprime dans son œuvre, et lui donne par-delà son échelle et sa monumentalité, cette résonance proprement humaine, pleine de grandeur et de dignité.

* * *

Son œuvre surgit ainsi singulière et originale. Elle actualise, au cœur du siècle moderne, une tradition millénaire de constructeurs, faite de respect, d'admiration pour les chefs-d'œuvre de leurs aînés et de créations continues ; une œuvre révolutionnaire par son attachement même à la longue tradition des maîtres d'œuvre. Ignorant superbement la rupture historique promulguée par les tenants d'une modernité qui voulut s'affranchir de ce que les formes doivent au temps, Fernand Pouillon affirme sa foi en la grandeur des œuvres du passé, au cœur d'un siècle où la pensée technique oublieuse de ses origines a progressivement tout envahi, divisant et asservissant les hommes.

Car ce siècle fut en effet celui de l'accomplissement des idéologies, des grandes planifications et de leur mise en œuvre, souvent dramatique pour les peuples, un siècle dont la nouvelle puissance technologique et les contraintes du nombre semblent avoir réduit les hommes à des numéros sans qualité, assujettis aux équations d'un ordre social, industriel, économique et financier, où la foi, l'enthousiasme et l'aventure humaine semblent avoir peu à peu disparu.

S'il se disait volontiers un homme du XVII^e ou du XVIII^e siècle c'est sans doute qu'il se sentait tout à fait étranger à ce siècle où l'architecture est progressivement devenue un objet de production industrielle avec son « design » et ses formes affranchies des forces et des structures, produit de consommation avec une esthétique soumise aux modes, modernes, postmodernes, high-tech, etc., jusqu'au triomphe actuel des « grands couturiers » dans une société du spectacle où l'architecture ne s'adresse plus aux hommes, habitants, usagers et citoyens, mais à des consommateurs abstraits et innombrables, spectateurs d'un "art" qui ne les concerne plus. Ce qui lui fera dire que "La mode est une des formes de la décadence et de la médiocrité."

* * *



C'est ainsi que l'œuvre de Fernand Pouillon nous interroge sur le sens et la place de l'architecture dans notre société. Cette société qui, à force de célébrer dans ses œuvres la technique, la forme, l'image pour elles-mêmes, jusqu'à la dématérialisation, en perd sa raison et son sens, et en oublie qu'elle est une société d'hommes, faite par et pour les hommes, et non un élevage industriel de poulets, une société de numéros, anonyme, rationnelle et technocratique qui ne sait plus que compter. L'architecte d'aujourd'hui n'a-t-il pas oublié d'être ce "maître d'œuvre" qui fixe les justes proportions de l'ouvrage, cet homme "mesure de toute chose", responsable devant les autres hommes de l'œuvre bâtie, de sa solidité, de sa commodité, de sa beauté ? N'a-t-on pas oublié ces hommes, humbles parmi les humbles, qui bâtissent nos maisons, sans y laisser leur trace, ni leur nom, et dont la générosité perdue dans le "marché" illimité, reste sans écho, sans reconnaissance, au point qu'ils peinent aujourd'hui comme hier à se loger eux-mêmes ? N'a-t-on pas oublié enfin, depuis que les uns construisent pour les autres qu'ils ne connaissent plus – producteurs d'une part, consommateurs de l'autre –, les plus modestes, ceux à qui les logements dits "sociaux" sont destinés, ceux qui ne pouvant choisir doivent se satisfaire de ce qu'on leur donne – « le sordide » disait-on dans les années cinquante – quand tant d'autres sont à la rue. Car l'expression finalement qui se dégage de l'architecture de Fernand Pouillon, dont les formes atteignent à l'impersonnalité des grands styles, est moins l'expression d'un homme, que celle d'une communauté humaine, œuvrant, sous sa direction, pour elle-même. Et la générosité, le sacrifice, la fierté partagée par tous ceux qui y contribuèrent est empreinte aujourd'hui encore et pour longtemps dans l'œuvre même, dans sa dignité et sa grandeur sensible, accessible à tous, une "œuvre humaine" pour une société humaine.

Stéphane Gruet



E X P O HUMANITÉ ET GRANDEUR D'UN HABITAT POUR TOUS
**FERNAND POUILLON ET LA BATAILLE DU LOGEMENT,
Alger 1953-1957**
E X P O Exposition réalisée par l'AERA et le CAUE 31 avec l'association Les Pierres Sauvages de Belcastel

DESCRIPTIF DE L'EXPOSITION

30 panneaux numérotés 124 x 124 cm collés sur dibond, avec réglettes d'accrochage



Panneaux et titres

- 1 Humanité et grandeur d'un habitat pour tous
- 2 Biographie
- 3 Une architecture pour les hommes
- 4 La beauté, la vie et le temps
- 5 L'espace de la ville, bonheur ou malheur des hommes
- 6 Bâti : l'œuvre humaine
- 7 Le logement social
- 8 La bataille du logement, *Alger 1953-1957*
- 9 L'architecture des cités
- 10 Le choix des sites



- 11 Diar-es-Saada : le projet
- 12 Diar-es-Saada : le projet
- 13 Diar-es-Saada : le projet
- 14 Diar-es-Saada : le chantier
- 15 Diar-es-Saada : la fête, août 1954
- 16 Diar-es-Saada : la cité hier et aujourd'hui

- 17 Diar-el-Mahçoul : le projet
- 18 Diar-el-Mahçoul : le projet
- 19 Diar-el-Mahçoul : le projet
- 20 Diar-el-Mahçoul : le chantier, août 1954 - août 1955
- 21 Diar-el-Mahçoul : la cité achevée, août 1955
- 22 Diar-el-Mahçoul : église et mosquée

- 22 Climat de France : le projet
- 23 Climat de France : le projet
- 24 Climat de France : le projet
- 25 Climat de France : la réalisation
- 26 Climat de France : la cité habitée

- 27 Le rapport à l'algérie, aux musulmans et à l'islam
- 28 Regard sur l'urbanisme et l'architecture de l'islam
- 29 La leçon de Pouillon

N.B. : une erreur s'est glissée à la réalisation dans la numérotation des panneaux, il y a donc 2 panneaux 22



"L'action forcenée, la plus pure des qualités humaines"
Les paroles ouvrières

"J'ai souvent admiré la méthode des maîtres orientaux. (...) A la noblesse de la méthode, s'ajoute une profonde humanité : les compagnons sont davantage des artisans de l'édifice que de simples et passifs exécutants. Ces maîtres d'œuvre permettent à tous les hommes du chantier de participer à l'ouvrage, leur laissant ainsi le droit d'interpréter sans, pour autant, que les proportions des architectures puissent en souffrir."
Les paroles ouvrières

"La vie est plus forte que l'amour, et la vie, c'est de bâtir plus vite, de rechercher l'efficacité."
Les paroles ouvrières

"Sur le chantier, (...) la mort a touché le plus simple et le plus saint : le manoeuvre. Celui qu'aucun travail ne rebute, qui ne se plaint pas, qui ne reçoit jamais de félicitations ni d'hommage. Celui que l'on ne songe même pas à mépriser sur tous les chantiers du monde. Bâissez la tête, inclinez vous, hommes ! devant l'humble qui vous sert sans espoir de reconnaissance. (...) Personne dans notre famille, ne mérite plus que le manoeuvre, car la pierre qu'il apporte est anonyme, et sa récompense ne sera pas sur la terre."
Les paroles ouvrières



"Je défends plus qu'un matériau, je défends ma foi dans la matière. Il n'est pas de beauté sans foi."
Les paroles ouvrières

Les formes, les volumes, les poids, les résistances, les poussées, les fûches, l'équilibre, le mouvement, les lignes, les charges et les surcharges, l'humidité, la sécheresse, la chaleur et le froid, les sons, la lumière, l'ombre et la pénombre, les sens, la terre, l'eau et l'air, enfin tous les matériaux sont, tous et toutes, contenus dans la fonction souveraine, dans l'unique cerveau de l'homme ordinaire qui bâtit. Cet homme sera tout : argile et sable, pierre et bois, fer et bronze. Il s'intégrera, s'identifiera à tous les matériaux, à tous les éléments, à toutes les formes apparentes et internes."
Les paroles ouvrières

BÂTIR : L'ŒUVRE HUMAINE

6



Documents graphiques tirés des archives de Fernand Pouillon

Articles tirés de : Revue municipale d'Alger : n° 3 (mars 1954), n° 5-6 (1954), mars 1956

Textes de Fernand Pouillon tirés de :

Ordonnances, édition à compte d'auteur, 1953

Les pierres sauvages, éditions Seuil, 1964

Mémoires d'un architecte, éditions du Seuil, 1968

Sur l'architecture islamique, inédit

Photographies : Luc Bousquet, Pierre Chatail, John Craven, Jean-Luc Michel, Catherine Sayen

Textes : Stéphane Gruet, contributions de Catherine Sayen et Jean-Loup Marfaing



Exposition au Centre Méridional de l'Architecture et de la Ville



PO HUMANITÉ ET GRANDEUR D'UN HABITAT POUR TOUS

XP FERNAND POUILLON ET LA BATAILLE DU LOGEMENT,

E Alger 1953-1957

Exposition réalisée par l'AERA et le CAUE 31 avec l'association Les Pierres Sauvages de Belcastel

Fernand Pouillon (1912-1986)

Fernand Pouillon naît à Cancon en Lot-et-Garonne le 14 mai 1912 pendant la construction du chemin de fer par son père, ingénieur et entrepreneur de travaux publics. Son oncle, centralien, a lui aussi sa propre entreprise de travaux publics. Les travaux achevés, la famille rejoint la Provence, berceau maternel, alors que les racines paternelles plongent dans les Flandres où l'arrière grand-père, François Napoléon Pouillon, écuyer et maître de manège à Anvers, a breveté en 1846 un système et écrit un ouvrage sur une Méthode nouvelle pour dresser et dompter tous les chevaux au moyen du filet à poulies.

Fernand Pouillon adolescent envisage de devenir peintre et gagne son argent de poche en peignant des aquarelles. Il écrira dans ses Mémoires que c'est la facilité des études d'architecture qui l'incite à s'engager dans cette voie, en 1929, à l'École des Beaux-Arts de Marseille.

En 1932, il est réformé contre son gré. Deux ans plus tard, à 22 ans, il se marie et réalise un premier immeuble de trente logements : le Palais Albert 1^{er} à Aix-en-Provence. De 1932 à 1940, la profession est en plein marasme mais Fernand Pouillon enchaîne chaque année des projets à Aix, à Marseille et à Avignon en participant activement au chantier et à la maîtrise d'ouvrage chaque fois qu'il le peut. Ses études ne sont pas achevées mais avant le régime de Vichy le diplôme n'est pas requis pour construire.

Le 17 octobre 1939, il s'engage volontairement mais il est démobilisé le 16 juillet 1940. Pendant la guerre, il fait vivre sa famille en construisant des villas et en exerçant le métier d'antiquaire. Il passe son diplôme d'architecte en 1941 et profite de cette période de relative accalmie pour dessiner les relevés de l'abbaye du Thoronet. En 1944 il étudie avec Eugène Beaudouin des aménagements urbains importants à Marseille.

À partir de la Reconstruction, Fernand Pouillon peut déployer l'expérience et les connaissances accumulées qu'il va conjuguer avec un rare esprit d'entreprise. Il a un idéal qu'il entend réaliser : rétablir la beauté de l'architecture à la portée des foyers à faibles et moyens revenus. Des premières études qu'il engage dans ce sens en 1949 pour l'ensemble de la Tourette à Marseille à celles des ensembles parisiens en 1957-1961, il met au point un système de composition pour la conception du projet et un véritable système économique et technique qui lui permet de construire de plus en plus vite, mieux, à des prix toujours plus bas. Il invente ou met au point des procédés de mise en œuvre, des matériaux, des structures économiques (il est le créateur des bureaux de coordination) et des structures techniques (gaine technique,...). Tous les projets sont entièrement conçus par Fernand Pouillon seul, dans le moindre détail, ce qui est particulièrement impressionnant quand on songe au nombre de voyages en avion à hélices ou aux heures de route dans le Sahara nécessaires aux réunions de chantier auxquelles il assistait aussi ou surveillait de très près.

Plus autodidacte que bon élève, Fernand Pouillon conçoit ses réalisations avec, comme l'a si bien remarqué Alberto Ferlenga, l'histoire comme matériau, c'est-à-dire comme des réalisations contemporaines capables de restituer un vécu. Il les conçoit pour les hommes, réalisées par des hommes ; bien rares seront celles où l'artisan et l'artiste n'auront pas côtoyé l'ingénieur et l'entrepreneur en bâtiment.



Sa réactivité, son énergie et sa détermination sont telles qu'il va être l'allié le plus sûr des maires, des fonctionnaires, des ministres, des chefs d'État qui trouveront auprès de lui la compréhension de leurs enjeux et de leurs desseins. Cependant, ce système qui conjugue les savoir-faire de l'entrepreneur, de l'architecte et du maître de l'ouvrage repose aussi sur une prise de risques car Fernand Pouillon, pour construire, a besoin de terrains. Il s'engage dans la promotion immobilière à grande échelle, basée sur le bon vouloir d'hommes politiques, dont certains deviendront les promoteurs de sa chute. En 1961, Fernand Pouillon devient le principal accusé d'une affaire judiciaire montée sur l'ensemble du Point du Jour (2 260 logements) qu'il est en train de réaliser à Boulogne-Billancourt (lire Bernard Marrey, Fernand Pouillon l'homme à abattre, éditions du Linteau, 2010). Privé de liberté jusqu'en 1964, Fernand Pouillon écrit et se révèle grand écrivain. Les Pierres Sauvages (éditions du Seuil, 1964), récit de ce qu'a pu être la construction de l'abbaye du Thoronet au XII^e siècle, est toujours un succès littéraire, tout comme les Mémoires d'un architecte (éditions du Seuil, 1968).

Bien que radié à vie en 1961 par l'Ordre des architectes, dès 1965, Fernand Pouillon travaille avec l'assentiment de l'Elysée au plan de la nouvelle ville de Créteil. En 1966, il lâche ce projet et choisit d'investir toute son énergie en Algérie avec son ami Jacques Chevallier, ancien maire d'Alger.

Jusqu'en 1984, année de son retour définitif, il construira occasionnellement en France à Ozoir-la-Ferrière, Reims, Belcastel en Aveyron et Cotignac des villas et des maisons métalliques dont il a imaginé le procédé de fabrication et de construction.

Précurseur des vastes aménagements touristiques au Maghreb, l'Algérie de Houari Boumediene lui offre un territoire immense que Fernand Pouillon exploitera au meilleur prix avec une architecture qu'il adaptera à la fois au plus près du territoire où elle se situe, des hommes à qui elle est destinée et des usages qu'elle va supporter. Les réalisations les plus emblématiques sont les complexes fameux de Sidi Ferruch, de Tipasa et les hôtels de Ghardaïa, Timimoun et Seraïdi, mais le charme et un esprit commun sont dans chacun des quelques quarante hôtels construits jusqu'en 1978. Ensuite, le ministère de l'Enseignement Supérieur, surtout, absorbe son activité pour des cités universitaires. Le dernier grand chantier de Fernand Pouillon en Algérie est celui de l'hôtel El Djazaïr (ex-Saint-Georges) achevé en juillet 1982 pour le vingtième anniversaire de l'Indépendance.

Pendant ce temps, la France de Georges Pompidou l'amnistie en 1971, et l'Ordre des architectes le réintègre en 1978. Il y est élu à deux reprises en 1980 et en 1986. À partir de 1984, le Président de la République François Mitterrand se fait l'artisan de son retour en France, l'élève au rang d'Officier de la Légion d'Honneur et lui confie notamment le projet du Centre de Conférences Internationales quai Branly à Paris.

Fernand Pouillon a parcouru le monde en tous sens, dans des voyages où les affaires se mêlaient à une grande pénétration de la culture des hommes et des paysages. La culture de tous les arts et de toutes les civilisations lui paraît participer de l'art de l'architecture. Dans ce but, il crée en 1975 Le Jardin de Flore, une maison d'édition avec laquelle il ré-édite trente-trois ouvrages majeurs et rarissimes comme les Traités de Perspectives du Viator et d'Androuet du Cerceau, la Divina Proportione de Pacioli, l'Apocalypse de Dürer, les Jardins anglo-chinois de Lerouge.

La vie de Fernand Pouillon est un engagement sans réserve et permanent pour un monde plus beau, plus fraternel, plus naturel par l'architecture. Dans le rapport qu'elle entretient avec le bonheur de l'homme, l'architecture occupait une place centrale dans ses préoccupations et dans sa vision du métier d'architecte, avec ses responsabilités sociales. Sa mort survient le 24 juillet 1986. Dans un ultime combat, il venait tout juste d'être élu au Conseil de l'Ordre des Architectes à la tête d'une liste de jeunes architectes qu'il avait nommée « Pour le paysage architectural de la France ».

Catherine Sayen, présidente de l'association «Les Pierres Sauvages de Belcastel»

